

EN TERRAIN MINÉ

Correspondance en temps de guerre



Roxanne Bouchard et Patrick Kègle

vlb éditeur

Roxanne Bouchard
Caporal Patrick Kègle

En terrain miné

En attendant, nous pouvons nous dire :
tout ce qui travaille au développement
de la culture travaille aussi contre la
guerre.

SIGMUND FREUD,
dans Sigmund Freud et Albert Einstein,
Pourquoi la guerre?, 1933

Présentation du projet

Chaque jour, je remercie Dieu d'avoir eu la chance de naître dans un pays qui ne connaît pas la guerre.

Je suis militaire. Je me suis engagé à défendre mon pays et les valeurs qui font de lui un havre de paix. Dans cette correspondance, j'ai tenté d'expliquer combien les soldats canadiens sont humains et prêts à servir l'humanité. Voilà la voix que j'ai voulu donner à cet échange, que je n'aurais jamais imaginé publier un jour.

Caporal Patrick Kègle

J'étais antimilitariste quand, en 2004, j'ai reçu le premier courriel du soldat Kègle. Posté à Kaboul, il disait travailler au rétablissement de la paix. Qu'est-ce que je pouvais lui répondre? J'ai choisi l'honnêteté: « Si vous étiez vraiment homme de cœur, vous refuseriez de porter les armes. » Contre toute attente, j'ai reçu une deuxième lettre, puis une autre.

Neuf ans plus tard, cette correspondance n'est toujours pas achevée. Et je ne sais plus très bien ce qu'« antimilitarisme » veut dire.

Roxanne Bouchard

DES VACANCES À KABOUL

2004

Kaboul, 3 mai 2004

Bonjour,

Je suis un gars de vingt-neuf ans, je suis militaire et présentement en mission en Afghanistan. Je tenais à écrire aux Charbonniers de l'enfer pour les remercier, car leur musique me transporte dans un monde imaginaire qui me fait oublier que je suis si loin de mon Québec et de ma famille.

À Kaboul, nous sommes plus d'une vingtaine de pays à travailler conjointement à rétablir la paix.

Je suis basé au camp Warehouse, c'est là que se trouve le quartier général de la Brigade multinationale de Kaboul (KMNB). Il y a plusieurs campements ici, le Canada n'est pas majoritaire. Le gros des troupes se situe au camp Julien, à l'autre extrémité de la ville. On coopère avec les autres pays; le boss (le général) va patrouiller une fois par semaine avec un pays différent. Pour cette mission, je fais partie d'une équipe extraordinaire. Nous assurons la protection du commandant de la Brigade multinationale de Kaboul, qui est un général canadien.

La majorité des troupes sont allemandes, mais il y a aussi les Espagnols, les Danois, les

Finlandais, les Suédois... Nous visitons tous les camps, alors j'ai travaillé avec presque tous les pays qui s'y trouvent. Chacun, bien entendu, a sa culture, et c'est dans de telles circonstances que je m'aperçois de l'importance de la mienne.

Je n'ai pas encore vu Les Charbonniers de l'enfer en spectacle, mais, à mon retour de mission, je vous assure que je serai présent à un de leurs concerts. L'histoire et la culture me passionnent, alors je suis chanceux de pouvoir compter sur eux pour chanter une partie de mon patrimoine. Merci de leur transmettre mes remerciements et mon admiration.

Sincèrement,

Patrick Kègle

Joliette, 5 mai 2004

Bonjour monsieur Kègle,

Je suis la conjointe de *** qui chante avec Les Charbonniers. C'est moi qui réponds à leurs courriels. Habituellement, j'envoie des phrases formatées: « Merci de votre enthousiasme; vous pouvez vous procurer nos produits dérivés à telle adresse... » Votre mot est cependant si inattendu que j'ai envie, si vous le permettez, de vous répondre un peu plus longuement.

Voilà quelques années, j'ai assisté à une conférence de Pierre Falardeau. Il parlait, évidemment, de la défense de notre culture. Dans la salle, un jeune homme s'est soudainement levé et lui a demandé: « Monsieur Falardeau, vous parlez toujours de "notre culture". C'est quoi, "notre culture"? Pouvez-vous définir ce que c'est? »

Falardeau a répondu à peu près ceci: « Un jour, t'iras peut-être en voyage trois, quatre, douze semaines, six mois dans un autre pays, mettons au Japon. Tout seul. Peut-être pour le travail. Au bout de trois ou quatre mois, tu vas parler japonais, manger japonais, marcher japonais pis rêver japonais. Mais, à un moment donné, tu vas fouiller dans ton sac à dos pis, par hasard, tu vas trouver une vieille cassette de Paul Piché. Pour rire, tu vas

la mettre dans la machine. Pis là, tu sais-tu quoi? Tu vas te mettre à brailler! Ta culture, c'est ça, tabarnak!»

En lisant votre courriel, j'ai mesuré à quel point Falardeau avait raison.

Les intellectuels d'ici se vantent souvent de s'être construit une culture individuelle faite de connaissances diverses, d'être « internationaux » et bien détachés, n'est-ce pas, de ce petit peuple québécois mangeur de soupe aux pois, prier de chrétienté et trop porteur de chemises à carreaux. J'ai de la misère avec leur discours. À l'instar de Falardeau, je crois qu'on ne peut faire abstraction de cette culture (épidermique) qui nous définit et qui risque de nous rappeler avec fracas et au moment le plus inattendu qui nous sommes. Merci donc de votre lettre qui témoigne en ce sens.

J'ai lu votre courriel aux musiciens hier et ils avaient l'air émus.

Les seuls contacts que nous avons avec l'armée sont lointains, irréels: « les troupes » sont sur « le terrain »... C'est qui, ça? Qu'est-ce que ça veut dire? Pour nous, l'armée est un concept abstrait, déshumanisé, et vous venez de nous rappeler qu'elle est constituée d'individus réels. Nous avons pris conscience de ce qu'exige la vie militaire: partir en mission pendant des semaines, risquer sa vie pour tenter d'améliorer le sort des autres.

Aussi, savoir que leur musique peut vous soutenir dans ce pays de guerre les touche. Ils vous remercient de votre mot et vous souhaitent beaucoup de courage à vous et à votre famille.

Ceci étant, je ne vous mentirai pas: les hommes des Charbonniers et moi-même sommes antimilitaristes.

On ne comprend pas trop, il faut l'avouer, ce que l'armée canadienne fait concrètement en Afghanistan... Devant les images télévisées de désert, de poussière, de véhicules militaires lourds et d'enfants dépenaillés qui marchent dans les bâtiments à demi détruits, on se demande si les armes sont une solution...

Malgré cela, nous espérons que ça se passe bien pour vous. Pour vous tous, évidemment.

Roxanne Bouchard
pour Les Charbonniers de l'enfer

6 mai 2004

Bonjour Roxanne,

Je tiens à vous remercier, ainsi que Les Charbonniers, pour l'intérêt que vous démontrez vis-à-vis de mon courriel. M. Falardeau décrit bien l'âme d'un peuple, le sentiment d'appartenance. C'est vrai que, lorsqu'on est loin de chez nous, les racines sont encore plus présentes, surtout quand on arrive dans un pays tel que l'Afghanistan où le dépaysement est total.

Le pire, pour moi, c'est de devoir quitter ma famille, mes deux enfants qui sont toute ma vie, ma conjointe, Chantal, que j'aime. Les au revoir sont déchirants, car on ne sait pas si on se reverra. Contrairement à un voyage de vacances, les risques de la mission sont présents.

Dans la salle d'attente où les familles et les militaires étaient réunis avant le départ, on pouvait sentir l'angoisse et la tristesse, mais aussi la fierté et le goût du devoir. C'est difficile à expliquer. Comme un pompier qui rêve d'éteindre un feu, le militaire souhaite un jour être appelé à faire son travail, pour pouvoir tester ses connaissances, son équipement sur le terrain. Ce n'est pas une question de vouloir faire la guerre, car le soldat canadien est pacifique, mais seulement

d'avoir la chance de servir son pays ainsi que la démocratie.

Dans cette salle, j'ai bien passé une heure avec mon fils Benjamin dans les bras. Si j'avais pu, je l'aurais mis dans mes bagages tellement c'était déchirant de devoir laisser ma famille seule durant plus de six mois. Ma fille Heidi était trop jeune pour comprendre, elle gambadait dans la salle, s'amusait avec les autres enfants, inconsciente de la raison de ce regroupement.

J'avais le cœur gros, mais je devais penser à la mission, sinon je ne survivrais pas six mois.

Le voyage est long : presque vingt heures de vol. La première escale fut à Zagreb, en Croatie. Ce n'était pas la première fois que je foulais le sol de cet aéroport car, en 2002, j'avais fait une mission de six mois en Bosnie-Herzégovine. Ça me faisait drôle de me retrouver dans cet aéroport, mais pour une mission totalement différente cette fois. La deuxième escale fut à Dubaï : la chaleur y était accablante et le dépaysement, total !

Puis, dernier vol, pour Kaboul. Et non le moindre : cinq heures à bord d'un Hercule C-130. Fini le confort ! Les dernières minutes nous ont rappelé que nous entrions dans un pays hostile : le pilote est passé en vol tactique. Un vol tactique, c'est un vol au cours duquel la vitesse et l'altitude sont adaptées au relief et aux obstacles dans le but d'éviter la détection et le feu de l'ennemi. Étant donné l'emplacement de l'aéroport de Kaboul, situé dans les montagnes, les risques d'attaques obligent un atterrissage rapide et l'avion doit

faire des manœuvres pour éviter d'être une cible facile. Beaucoup de soldats sont sortis de là le visage vert, à moitié étourdis. Plusieurs étaient malades tellement la descente avait été rapide et mouvementée.

Arrivé au camp Warehouse, je me suis installé dans ma tente. Le confort est très rudimentaire, pas d'air conditionné malgré la chaleur accablante. On dort sur des lits de camp et nous sommes six à partager la tente. Malgré tout, nous réussissons à être bien. Les toilettes et les douches sont fonctionnelles et très propres. La cuisine est bonne : les cuisiniers canadiens font vraiment du bon travail. Ça, ça remonte le moral quand on est en mission ! Quelques employés civils ont été engagés pour leur prêter main-forte : ce sont des Népalais, des gens très respectueux et travailleurs.

La première journée, nous avons fait le tour du camp afin de nous familiariser avec les lieux. Nous avons visité notre bureau et avons échangé avec l'équipe en place, dont nous assurons le remplacement. Nous avons également préparé nos véhicules et l'équipement requis pour ce travail (armes, munitions, trousse de premiers soins, radios, GPS, etc.) : tout doit être parfait, car une lacune pourrait être fatale à la mission.

J'étais enthousiaste à l'idée de faire mon travail et je me trouvais aussi chanceux de pouvoir découvrir un nouveau pays, un nouveau peuple ; d'apprendre sa culture et de donner une certaine liberté à des gens opprimés depuis des dizaines d'années. Je savais que ce serait difficile, car la

concentration doit être constante, et il faut rester quelque peu méfiant, car l'ennemi peut être partout dans ce pays détruit et corrompu par des décennies de guerre et de dictature talibane.

Le lendemain, première sortie hors du camp. L'arme enfoncée dans le creux de l'épaule, je sortais enfin à bord de mon véhicule! Fermant la marche, nous assurions les arrières du convoi. La vigilance est de mise, car les kamikazes attaquent souvent par l'arrière. Un peu d'adrénaline a circulé dans mon sang, mais je me sentais bien et en confiance. Enfin, après des mois de préparation et d'anticipation, j'y étais!

Je regardais par la vitre: c'était comme dans un documentaire... Il y a tellement de différences dans la vie de ces gens... Les femmes en burqa me donnent des frissons. La splendeur des montagnes et du paysage devant une ville à moitié détruite... Une ville déjà surpeuplée qui accueille, en plus, des réfugiés. Il y a de la désolation partout. Dans la circulation, c'est l'anarchie: des véhicules désuets qui fonctionnent encore par miracle, des voitures jaunes (Toyota Corolla) à profusion. À l'époque talibane, seuls les taxis avaient le droit de circuler, alors tout le monde en avait – à ce qu'on m'a dit.

La ville est tellement polluée: il y a la poussière et les égouts à ciel ouvert. Certes, ce pays a besoin d'aide, mais il a quand même quelque chose de beau: on sent l'histoire d'un peuple guerrier qui se bat depuis la nuit des temps, mais qui n'a pas encore réussi à trouver sa voie.

La mission est sous l'égide de l'OTAN¹ : nous sommes ici pour assurer la sécurité de la ville de Kaboul afin d'instaurer un nouveau gouvernement démocratique qui pourra continuer la reconstruction de ce pays ravagé par la guerre. Nous devons aussi aider à la formation de l'armée afghane (nouveaux policiers) qui pourra à son tour garantir au peuple une sécurité et peut-être amener une vie plus paisible. Et nous sécurisons les lieux pour permettre à l'OTAN de construire des écoles. Pour que tout ceci puisse se faire, nous devons patrouiller et essayer de trouver des cellules terroristes qui tentent par tous les moyens possibles d'empêcher de telles réalisations.

Les enjeux sont grands. Je ne suis qu'un soldat sur le terrain, mais par mon travail, je côtoie la population et je peux prendre son pouls. Je peux vous assurer que j'ai reçu des éloges de la part de la jeunesse de Kaboul : il y a de l'espoir, mais aussi une crainte qui est tout à fait normale après tout ce que ce peuple a pu vivre. Ce qu'il y a de beau, c'est de voir cette jeunesse qui espère un avenir meilleur et qui, je pense, a droit à son moment de paix.

Je vous envoie des photos pour que vous puissiez vous mettre une image en tête.

1. Voir l'annexe 1 pour une chronologie sommaire des événements en Afghanistan.

Sur ce, je vous dis merci, Roxanne, de m'avoir répondu. Votre message m'a touché. Je me demande : vous, que faites-vous dans la vie ?

À bientôt !

Patrick Kègle

8 mai 2004

Monsieur Kègle, bonjour,

J'ai été surprise que vous me répondiez.

Moi, j'enseigne avec amour tendre la littérature québécoise (au collégial), et mon principal objectif, c'est d'éveiller la curiosité des étudiants, de les convaincre que notre culture est belle, riche et enthousiasmante. Prise entre une sur-culture française qui nous dédaigne depuis des siècles et une sous-culture américaine qui dévalorise la beauté au profit du pas-cher-mon-ami, j'avoue que j'ai parfois l'impression de préserver un vase craquelé au milieu d'un terrain de football...

Au-delà de ce que, théoriquement, j'enseigne à mes étudiants, j'essaie surtout de leur apprendre le respect non seulement de notre culture, mais aussi de celle des autres. Je suis convaincue que l'ouverture d'esprit et le pacifisme sont possibles, et, sans être outrageusement naïve, je crois que nous investissons trop en armements et pas assez en solutions pacifiques pour aider d'autres peuples.

Je suis une utopiste, vous auriez raison de le dire, mais je crois en l'éducation, je crois qu'on ne peut se passer de l'intelligence, de la curiosité et de l'acceptation. Je crois que, au lieu de mettre des

fusils entre les mains des enfants, on devrait leur offrir l'école en cadeau.

J'éprouve un certain malaise parce que vous m'envoyez des photos de vous en habit de combat, puis d'enfants aux sourires salis qui demandent des bonbons en échange des explosions qu'ils entendent... Je doute qu'on puisse sauver le monde, les enfants et leur sourire avec une mitraillette sous le bras. Cela n'a pas de sens pour moi. Je comprends mal les raisons des conflits actuels, et encore moins le fait que certains – qui se disent hommes de cœur ! – choisissent de tenir un fusil pour promouvoir la paix...

Je m'excuse d'autant d'honnêteté, monsieur Kègle, mais ce que vous me racontez dépasse mon entendement.

Merci pour les photos. Votre femme est belle, elle a beaucoup de douceur dans les yeux. Et vos enfants qui rient. Je comprends qu'ils vous manquent.

Bonne chance et bon courage.

Sincèrement,

Roxanne

Elle est romancière, il est soldat.

Au printemps 2004, Patrick Kègle, qui combat en Afghanistan avec le Royal 22^e Régiment, envoie des remerciements à un groupe folklorique qu'il écoute pour se rappeler sa patrie. Roxanne Bouchard, conjointe d'un des chanteurs, et farouchement antimilitariste, lui répond vite fait bien fait.

Mais Patrick s'ennuie du Québec et, puisqu'il a trouvé une correspondante avec qui échanger, il ne lâche pas le morceau. Il lui confie qu'il rêve de pluie et de paix pour ce pays aride. Elle réplique avec scepticisme : comment peut-on parler de paix quand on est armé jusqu'aux dents ?

S'enchaîne ainsi une franche et touchante correspondance au fil de laquelle se développe, entre ces êtres que tout semble éloigner, une réelle amitié. Tous deux y affinent leur réflexion sur l'engagement militaire mais, surtout, explorent ensemble cet espace de paix qu'ouvrent les mots dans la tourmente de la guerre.



Professeure de littérature au Cégep de Joliette, Roxanne Bouchard a publié *Whisky et paraboles* (VLB éditeur, 2005, prix Robert-Cliche et Grand Prix de la relève littéraire Archambault), *La gifle* (Coups de tête, 2007) et *Crématorium circus*, dans la série *L'Orphéon* (VLB éditeur, 2012).

Caporal au sein du célèbre Royal 22^e Régiment des forces armées canadiennes, Patrick Kègle a notamment participé à deux missions en Afghanistan entre 2004 et 2009. Il est maintenant chevrier major à la citadelle de Québec.